

PRESENTATION

Ce livre a été tout d'abord une thèse de doctorat de troisième cycle préparée en 1967-1971 sous la direction de Monsieur le Professeur Frédéric Mauro, soutenue à l'Université de Paris X-Nanterre en juin 1971.

En octobre 1967, son auteur, alors un jeune historien brésilien de vingt-cinq ans, partait pour Paris pour y vivre pendant quatre ans (bien qu'au début il ne voulait rester que deux ans) en tant que boursier du gouvernement français. Les études pour la thèse avaient commencé avant cela: en 1966, des recherches avaient été poursuivies sur la Guyane française dans des archives de Rio de Janeiro (Section des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, Archives Nationales, Archives du Ministère brésilien des affaires étrangères, dit Itamaraty) et, en février 1967, aux Archives de la Préfecture (actuellement Archives Départementales) à Cayenne.

Lors d'un voyage récent de l'auteur à Cayenne en novembre 1998, bien des gens voulaient savoir: pourquoi la Guyane Française? Pourquoi un historien brésilien avait bien voulu consacrer plus de cinq années de recherches à la Guyane du XVIII^e siècle, de ces recherches résultant une grosse thèse? En fait, cela est arrivé pour des raisons variées.

Pendant sa formation de Licence en histoire à Rio de Janeiro en 1962-1965, l'influence des historiens des *Annales* sur certains historiens brésiliens, y compris sur quelques-uns de ses maîtres à l'Université Fédérale de Rio (à cette époque-là nommée Université du Brésil), commençait à être très importante. Avant ses études universitaires, cet étudiant avait appris le français à l'Alliance Française pendant plusieurs années. Ce n'est donc pas étrange qu'après la Licence et un début d'enseignement universitaire à Rio de Janeiro et à Petropolis (aussi dans l'état de Rio de Janeiro), il ait décidé de partir en France étudier auprès de ces historiens des *Annales* d'avant 1969 – les *Annales* qui avaient été celles de Marc Bloch et Lucien Febvre et étaient à cette époque-là sous l'inspiration de Fernand Braudel. Or, le professeur qui avait la chaire d'histoire moderne et contemporaine à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, Madame Maria Yedda Linhares, conseillait le jeune enseignant de choisir un sujet d'histoire moderne, peut-être du XVIII^e siècle, dont la recherche pût être entreprise dans des archives parisiennes. Il enseignait alors lui-même, en tant qu'enseignant attaché à la chaire de Mme Linhares, l'histoire de l'expansion commerciale et coloniale européenne des Temps

Modernes et s'intéressait surtout à l'esclavage. Il s'agissait donc de choisir comme sujet une colonie française de plantation et à esclaves. Parmi ces colonies, des collègues lui avaient signalé, et le futur auteur de la thèse a pu constater personnellement, lorsqu'il a commencé à dépouiller la bibliographie disponible, que la moins étudiée était (et de loin) la Guyane française. Or, de par l'occupation portugaise (ou plutôt brésilienne) de Cayenne en 1809-1817, il y avait dans des archives de Rio une abondance relative de documents sur la Guyane, ce qui permettait de commencer les recherches avant même de quitter le Brésil. C'est ainsi que les études ont été entamées dès 1966, à Rio tout d'abord. Bientôt, le jeune enseignant devenu chercheur, déjà passionné par son sujet, décidait d'aller à Cayenne par ses propres moyens, modestes pourtant : pendant un bref séjour, la Guyane l'a séduit. C'est ainsi qu'en arrivant à Paris fin 1967 ses études étaient déjà assez avancées.

Les quatre années suivantes ont été à la fois agréables et pénibles. Sous la direction de Monsieur Mauro, aidé aussi par des idées puisées aux séminaires d'autres professeurs – tout spécialement Pierre Vilar et Jean Piel –, les recherches ont été menées à bien à Paris aux Archives Nationales, aux Archives d'Outre-Mer, à la Bibliothèque Nationale. En 1969, Monsieur le Professeur Braudel, qui avait eu la bonté de s'intéresser aussi à cette recherche sur la Guyane, est intervenu pour qu'une mission du CNRS permette au chercheur d'aller à Londres compléter sa documentation au Public Record Office et au Reading Room du British Museum. Ainsi, tout marchait bien pour la recherche. Mais la situation au Brésil commençait à devenir difficile à cause du durcissement du régime militaire brésilien. Les amis et les collègues de travail du jeune Brésilien lui conseillaient de rester en France plus longtemps que prévu, puisqu'un retour à Rio de Janeiro ne serait pas du tout raisonnable dans l'avenir prévisible. Madame Linhares, avec qui ce chercheur avait travaillé au Brésil et qui l'avait aidé à obtenir sa bourse et des contacts universitaires à Paris, perdait sa chaire en avril 1969, mise à la retraite de force par le régime militaire brésilien : elle vint bientôt travailler en France, à Paris d'abord, à Toulouse ensuite. Pendant ces années difficiles, un grand soutien est venu du travail même mais aussi du directeur de thèse, qui a assuré le renouvellement régulier de la bourse d'études. C'est ainsi que le chercheur a pu rédiger sa thèse sur la Guyane, au bout de plusieurs années de recherches suivies, la soutenant en juin 1971. Il allait partir en juillet 1971 au Costa-Rica pour y travailler, allant ensuite à Mexico, pour ne rentrer dans son pays qu'avec l'amnistie de 1979.

La Guyane française (1715-1817) : aspects économiques et sociaux. Contribution à l'étude des sociétés esclavagistes d'Amérique. Telle a été la thèse de troisième cycle soutenue en 1971. De cette thèse il n'existait alors que cinq ou six exemplaires dactylographiés. Elle ne pouvait donc être lue que par des chercheurs ou des étudiants se rendant aux bibliothèques de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (rue Saint-Guillaume) ou de l'Université de Paris-Nanterre. En 1982, une moitié de son texte a connu une

édition polycopiée de petite circulation à la Martinique¹. Il y avait eu auparavant, en France, une autre publication partielle qui n'a pas non plus connu de grande diffusion². Rien ne montre que ces deux publications aient eu beaucoup d'impact.

La publication en tant qu'articles des chapitres II et III de la thèse – il s'agit de chapitres à vocation théorique – en espagnol, en portugais, en anglais et en polonais est venue, par contre, s'insérer dans le débat des années 70 autour des modes de production en Amérique latine et dans les Caraïbes et, de ce fait, a provoqué plusieurs réactions et favorables et défavorables. Depuis les années 60, lorsque bien des études autour des modes de production précapitalistes avaient été déclenchées par la lecture d'un texte jusqu'alors presque inconnu de Marx (appelé habituellement *Grundrisse*), la discussion sur l'organisation économique et sociale des pays extra-européens était à l'ordre du jour, poussée également par la décolonisation, le néocolonialisme et la prise de conscience des peuples de l'Afrique, de l'Asie et des Caraïbes (Bandoeng, le panafricanisme, la négritude), plus en général par les idées de dépendance et de sous-développement, dans un Tiers Monde qu'il s'agissait de développer³.

Pendant une période assez longue qui va de 1971 à 1988, les problèmes soulevés par l'auteur d'abord dans sa thèse sont restés au centre de bien des publications de celui-ci, pendant mais aussi après le débat international mentionné sur les modes de production dans les Amériques (un débat qui s'est essoufflé vers la moitié des années 80). Dans beaucoup de ces articles et livres la Guyane française était présente, dans le contexte d'écrits d'histoire comparée⁴. Il convient de mentionner à part un livre de 1984 pour la préparation duquel la recherche sur la Guyane a été reprise en France pendant quelques mois : il s'agit d'un texte comparatif sur les trajectoires historiques de la Guyane française et du Para portugais au XVIII^e siècle⁵.

Tout cela doit démontrer que la Guyane française a été, pour l'auteur, bien plus qu'un sujet de thèse; et cela, pendant une phase bien longue de sa vie professionnelle.

A présent, puisque le Conseil Régional de la Guyane a pris l'initiative de publier finalement dans son intégralité cette thèse qui a un peu moins de trente ans, il s'agit de se demander : quel sens peut avoir de nos jours la publication d'un travail aussi ancien? Car la thèse est publiée ici telle qu'elle a été soutenue en 1971, de petits changements de détail absolument nécessaires mis à part ainsi que quelques corrections.

La colonisation française et la Guyane coloniale elle-même ont été le sujet de bien des livres, articles et thèses dans une période longue de vingt-sept ans (1971-1998), cela va de soi, quoique, pour ce qui est de la Guyane, beaucoup moins qu'on ne l'aurait souhaité⁶. D'autre part, les conceptions sur l'histoire, y compris l'histoire de la colonisation moderne, des sociétés coloniales et de l'esclavage, ont beaucoup changé ces derniers temps. Il suffit

donc de parcourir le texte de cette thèse de 1971 pour vérifier qu'elle est bien la fille de l'époque qui l'a engendrée, cette époque où l'on croyait au progrès, aux structures et à la science. L'auteur de la thèse dont nous parlons y croit toujours, mais de nos jours la mode post-moderne n'en veut plus. D'autre part, il n'y a pas de doute que cet auteur lui-même ne pense plus la même chose qu'en 1971 sur bien des sujets traités dans ce texte, ayant lu et pensé pas mal de choses depuis.

Le chapitre I de la thèse montre une certaine influence des idées de Pierre Gourou sur les pays tropicaux⁷. Or les recherches d'Anna Roosevelt et de plusieurs de ses collègues archéologues, géographes et écologues ont changé, pour ce qui est de l'Amazonie (région dans laquelle elle inclue les Guyanes), les conceptions sur l'écologie et la population précolombienne de cette partie du continent sud-américain.

En ce qui concerne l'écologie régionale, on a montré qu'elle est bien moins monotone qu'on ne le prétendait autrefois. Il y a sans doute en Amazonie des sols très mauvais et des zones marquées par la pauvreté relative des ressources végétales et animales; mais la proportion des sols riches est beaucoup plus importante qu'on ne le croyait, comme l'est aussi celle des zones très abondantes en ressources naturelles.

Contre l'opinion antérieure qui voyait dans l'Amazonie préhistorique une vaste région arriérée où les innovations importantes (céramique, agriculture, complexité sociale et productions artistiques sophistiquées) seraient toujours arrivées du dehors, spécialement de l'aire andine, par le biais de migrations successives, Anna Roosevelt a pu montrer que la céramique régionale est la plus ancienne du continent américain et que la domestication du manioc semble s'être effectuée dans les terres basses à l'est des Andes. De même, des chefferies étendues, complexes et durables se développèrent en Amazonie de façon autonome, comportant une agriculture hautement productive allant bien au-delà de la culture sur brûlis, des villes, des hiérarchies sociales (et entre villes et villages) bien marquées, une division du travail assez poussée et un art qui ne doit rien à l'extérieur. La région amazonienne, à l'arrivée des Européens, avait peut-être une population de plusieurs centaines de milliers d'habitants. Ces points semblent tous bien établis, sauf en ce qui concerne l'existence d'une vraie urbanisation précolombienne.

La conclusion qui peut être dégagée de la tendance nouvelle – devenue forte surtout après 1980 – dans les études écologiques et archéologiques de l'Amazonie pourrait être la suivante : par le passé, on a imaginé la préhistoire régionale en partant des caractères des sociétés indigènes étudiées par l'ethnologie de ces deux derniers siècles; mais, à l'examen, il s'avère que c'était là une démarche méthodologiquement illégitime. Les Indiens amazoniens d'aujourd'hui habitent sans doute, pour la plupart, des contrées pauvres pour ce qui est des sols et des ressources, mais cela n'est que le résultat de la conquête, de la colonisation et aussi de certains développements postérieurs : ces processus ont décimé ces populations et expulsé les Indiens survivants

non intégrés à la société euro-américaine vers des zones marginales, où leurs cultures ne pouvaient que s'amenuiser tout en subissant des transformations très fortes. Autrefois, les populations préhistoriques pouvaient utiliser tous les sols et toutes les ressources d'une Amazonie plus riche qu'on ne le croyait⁸.

Pour passer à un autre exemple, des débats intervenus déjà dans les années 70 ont pas mal émoussé l'enthousiasme qu'on peut avoir pour les idées d'Eric Williams dont parle le chapitre III (ainsi que l'activité politique même de cet intellectuel devenu homme politique, il faut le dire). Ses conceptions sur l'abolition de l'esclavage, par exemple, ont subi la critique de Seymour Drescher, tandis que François Crouzet a mis en doute le rôle direct des colonies esclavagistes en ce qui concerne l'accumulation de capitaux investis effectivement dans la révolution industrielle⁹. Même si certaines notions avancées par ces auteurs sont discutables, celles de Williams ne sortent pas indemnes de leurs critiques, loin de là.

Les conceptions du chapitre VII sur les sociétés à esclaves, dont celle de la Guyane, ont été fort influencées par des notions redevables à l'historien brésilien Caio Prado Junior, en particulier sa notion de l'existence de deux pôles bien définis dans la société esclavagiste (les maîtres et les esclaves), entre lesquels s'étendaient « des formes inorganiques de la société coloniale ». Mais au Brésil, par exemple, les recherches de ces dernières décennies ont montré, au contraire, que le secteur paysan et d'autres secteurs intermédiaires présents dans la société esclavagiste étaient bien solides et très organisés, ne présentant pas du tout ce qu'on pourrait appeler un caractère d'anomie. Les recherches portant sur la protopaysannerie esclave et les paysans libres dans le sud des Etats-Unis et dans les Caraïbes vont dans le même sens¹⁰.

De même, l'esclavage, sujet du chapitre VIII, a été l'objet de recherches nouvelles bien nombreuses portant sur la femme, la famille, l'enfant esclaves, une attention spéciale ayant été accordée également aux aspects culturels. La position fermement soutenue dans le texte, qui perçoit les esclaves en tant que sujets et non comme des victimes sans défense de l'histoire, va dans le sens de l'historiographie plus récente. Ce chapitre de la thèse montre cependant une influence très nette des idées sur l'esclavage de ce qu'on appelle au Brésil l'« école sociologique de São Paulo », comprenant entre autres Florestan Fernandes, Fernando Henrique Cardoso et Octavio Ianni. Or, l'auteur même de la thèse a écrit plus tard une critique des hypothèses centrales de ces auteurs, se séparant donc désormais de la plupart de leurs vues¹¹.

Ayant ainsi donné quelques exemples de points précis de la thèse sur lesquels son auteur a changé d'avis depuis 1971, il faut donc revenir à la question posée auparavant sur le sens que peut bien avoir la publication d'un livre comme celui-ci, vingt-sept ans après sa soutenance comme thèse de troisième cycle. A ce propos, c'est surtout aux lecteurs d'en juger. Encore faut-il dire que les mots écrits il y a presque trente ans au début de la thèse dont il s'agit restent toujours valables, semble-t-il :

« ...nous avons cru que, l'histoire économique et sociale de la Guyane française étant, sauf de très rares monographies, un champ de recherches pratiquement inexploré, il valait mieux d'essayer de le 'défricher' tant soit peu, mais pour une période longue, de poser dans les limites de cette période (...) du moins les questions fondamentales et de tenter d'y répondre. »

Or, avec tout le respect que nous avons pour les efforts entrepris depuis 1971, il faut avouer qu'ils sont très limités encore pour ce qui est de la Guyane, dont l'histoire économique et sociale reste en 1999, comme elle l'était en 1971, «un champ de recherches pratiquement inexploré». Le «défrichage» de ce champ effectué à cette époque déjà lointaine reste donc peut-être toujours valable. Le destin des thèses est de devenir à la longue périmées; mais, pour cela, il faut d'abord quand-même qu'elles deviennent suffisamment connues. Grâce à cette publication tardive, un effort honnête et considérable de recherche, mené à bien avec beaucoup d'enthousiasme, pourra enfin être connu de tous ceux qui sont intéressés à l'histoire de la colonisation et de l'esclavage.

Cayenne, mars 1999

Ciro Flamarion CARDOSO